

SUR LA VOIE DE LA DÉESSE

*Une initiation au véritable
tantrisme du Bengale*

Collection Témoignages

dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue

© Mama Éditions (2024)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-549-4

Mama Éditions, c/o Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves

De la même autrice

Au cœur du vent, Le Mystère des chants bâuls
Adaptation française de Jean-Claude Marol,
Éditions Accarias/L'Originel-UNESCO, 1997.

Fêtes & Cérémonies en Thaïlande
en coll. avec le photographe Philippe Guersant,
Éditions Chariot d'Or, 2004.

Aurore GAUER

SUR LA VOIE DE LA DÉESSE

*Une initiation au véritable
tantrisme du Bengale*

Préface
du Dr Jacques Vigne

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.
Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS



©SADANAND

*Mâ Anandamayi (1896-1982).
Son nom, qui signifie « Mère pleine de joie »,
lui a été donné par son premier disciple.*

À ma mère, mon premier guru.

À la Dame blanche saturée de joie,
Au grand magicien noir,
À tous ceux qui m'ont accompagnée sur le chemin
quelques instants ou des années-lumière.

*Ô Bhâvanî¹,
Tu es l'atome de l'atome de toute création.
Tu es l'énergie qui anime tout le créé.
Tu es l'univers en sa totalité.
Aucun mot ne sait exprimer ta puissance.*

*Tantrasara
(Essence du tantra)*

Elle est une houle incessante, l'Être lui-même.

*Shakti-Sutra,
Agastya*

*Je dédie l'œuvre nouvelle que j'apporte à la grande
Déesse, invisible, immanente qui lie dans ses bras d'or
la gerbe diaprée de la polyphonie: l'unité.*

*La Vie de Ramakrishna,
Romain Rolland*

1. Autre nom de la Déesse primordiale *Adi-Shakti**.

PRÉFACE

En 1993, j'ai rencontré Aurore (ou Aruna) pour la première fois en Inde, à Kankhal, où repose la grande sainte bengalie *Mâ Anandamayi**¹. Son dévot français, *Vijayananda**, vivait là, et j'ai suivi son enseignement pendant de nombreuses années, tout en écrivant mes premiers livres et en pratiquant assidûment la méditation.

Au début de son récit, l'autrice raconte notre déambulation dans les lieux sacrés de Kankhal, qui l'ont profondément marquée (le feu sacrificiel de *Sati**, le temple des dix déesses tantriques appelées *Mahavidyas**). J'étais loin de penser qu'elle s'engagerait, quelques années plus tard, sur la voie de la Déesse.

Aurore avait déjà écrit de nombreux articles sur l'Inde, notamment sur les *Bâuls**, troubadours mystiques du Bengale avec lesquels elle a découvert l'amour divin à travers la musique, le chant et la danse. On lui doit également le premier entretien, en 1992, avec Vijayananda, qu'elle qualifie d'« homme tranquille »².

Par la suite, nous nous sommes revus à l'occasion de la *Kumbha Mela** d'Haridwar, en 1998. J'ai retrouvé avec plaisir, au fil des pages de ce livre, des amis de longue date,

1. Tous les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire.

2. « Un homme tranquille », entretien avec Vijayananda, *Terre du Ciel*, 1992.

des renonçants occidentaux qui ont accompagné Aruna sur son chemin. À sa demande, j'ai visité *Mahakaal*^{*}, son maître *shakta*^{*}, qui avait accompli un rituel de guérison pour son frère et lui avait transmis le *mantra*^{*} d'initiation. Tout en reconnaissant ses pouvoirs, j'avais quelques doutes sur sa pureté spirituelle.

Affranchie de toute éducation religieuse, Aurore a plongé immédiatement et sans réserve dans la spiritualité indienne, et surtout dans les voies mystiques hétérodoxes des Bâuls, des tantrikas et des shaktas du Bengale qui, en général, attirent peu d'Occidentaux.

J'ignorais combien son parcours spirituel avait été complexe et singulier. J'ai découvert avec intérêt les différentes étapes de son cheminement : la grâce reçue dans le tombeau de Mâ, la fraternité parmi les Bâuls et l'ascèse tantrique dans la voie de la Déesse. Toutes ces différentes phases s'enchaînent parfaitement au cours du récit.

Je salue le talent d'écrivaine d'Aurore Gauer, dont l'écriture limpide et fluide décrit avec justesse ses états d'âme et la réalité indienne qui l'entourait. Elle a le don de nous faire pénétrer au cœur des atmosphères typiques de l'Inde : lieux de pèlerinages, *ashrams*^{*}, temples et Kumbha Mela, ces immenses rassemblements religieux qui, aujourd'hui encore, perpétuent la cohésion de l'hindouisme.

Ce témoignage passionnant nous offre un document anthropologique et spirituel de première main sur les voies du *shaktisme*^{*} et du tantrisme encore peu connues et mal interprétées en Occident. Sans cliché ni jugement négatif sur l'Inde, Aruna retrace les moments forts de douze années d'une quête impétueuse et ardente. Elle évoque avec sincérité, et parfois avec une pointe d'humour, sa

progression courageuse sur la voie du *tantra*^{*}. Elle nous apporte des informations rares et détaillées sur les rituels tantriques encore pratiqués aujourd'hui au nord-est de l'Inde, en particulier au Bengale (feux propitiatoires, utilisation des mantras, unions tantriques, etc.).

Elle révèle aussi les difficultés et les pièges inhérents à la voie dangereuse et héroïque du tantra. Elle n'hésite pas non plus à pointer ses erreurs, notamment sa fâcheuse tendance à vouloir unir le spirituel, l'affectif et le sexuel dans sa relation avec son *guru*^{*}. Ayant étudié et écrit sur la psychologie de la relation maître-disciple³, j'ai mis en lumière les difficultés du lien à l'enseignant spirituel dont témoigne l'autrice.

Mon maître Vijayananda, renonçant *védantin*^{*}, recommandait aux Occidentaux en Inde le *Vedanta*^{*}, la philosophie non-duelle de l'hindouisme qui se situe au-delà des concepts culturels. À l'inverse, la voie de la dévotion (*bhakti*^{*}) et celle du tantrisme, dans lesquelles a évolué Aruna, restent liées à l'environnement culturel et à ses archétypes.

Les états modifiés de conscience, l'éveil de la kundalini, les expériences yogiques, chamaniques et sexuelles déroutent peut-être les lecteurs non-initiés, même si l'autrice fait preuve de prudence et d'humilité.

Je suis persuadé que ce livre sera très utile aux chercheurs spirituels français car il démontre d'une façon remarquable comment on peut transformer des obstacles, des erreurs de jeunesse, une fragilité émotionnelle et

3. *Le Maître et le Thérapeute*, Dr Jacques Vigne, Albin Michel, 1991.

des mauvais karmas en moyens habiles pour progresser spirituellement.

Malgré les désillusions, les remises en question et les moments de turbulences, Aruna est toujours restée lucide et fidèle à sa quête spirituelle. Contre toute attente, elle a réussi à transmuter les adversités et les épreuves de la vie en énergies spirituelles, tout en gardant fermement le cap « sur la voie de la Déesse ».

Aujourd'hui, Aurore a retrouvé en France un apaisement, un équilibre entre la vie ordinaire et la quête intérieure.

« Les pieds sur la terre et la tête dans le ciel », elle continue grâce à l'écriture, la peinture et la transmission du *yoga** et du tantra à avancer vers la Libération.

Dr Jacques Vigne
Médecin psychiatre et essayiste,
spécialiste de la spiritualité hindoue et de la méditation

PRÉAMBULE

Avant l'Inde...

« Aurore, à tes commencements ardents. »

Jean-Claude Marol

*« Une seule chose en cette vie mérite d'être cherchée,
c'est l'éveil. »*

Pierre Feuga

D'aussi loin que je me souviens, Dieu n'avait aucune place dans mon univers. Mes parents, athées, nous avaient affranchis mes frères et moi de toute éducation religieuse. Cette absence avait sans doute creusé un vide en moi, que je cherchais inconsciemment à combler. Très jeune, j'ai été captivée par le dessin du couvercle de mon fromage préféré, qui par une mise en abyme m'a donné une idée de l'infini. L'été, à la campagne, avec mon petit frère, nous ne nous lassions pas de contempler la Voie lactée en nous posant mille

questions sur l'immensité du cosmos. Adolescente, les ouvrages de Pascal ou de Spinoza provoquaient souvent en moi une ivresse proche de celle que les mystiques connaissent dans l'extase. Grâce à la revue *Planète*, dont mon père possédait quelques exemplaires, j'ai découvert un univers insoupçonné me révélant le grand mystère de la vie. Un jour, alors que j'étais âgée d'une dizaine d'années, fixant mon reflet dans le miroir de ma chambre, une tête de mort se superposa soudain à mon visage, me confrontant d'une façon brutale à ma finitude. Je fus longtemps troublée par cette expérience, impossible à confier.

Dans mon lycée versaillais, je me concentrais seulement sur mes études, me repliant de plus en plus sur moi-même. Je ne me mêlais jamais aux jeunes de mon âge et me sentais différente d'eux. Après le baccalauréat, je suis partie avec une amie faire un voyage en Sicile, à Malte et dans les Îles Éoliennes. À la rentrée, inscrites à l'université de Nanterre, nous avons trouvé un petit appartement dans le quartier des Gobelins, à Paris. Une nouvelle vie commençait... Cependant, rien ne parvenait à m'apporter ce que j'espérais au plus profond de moi. Je me languissais de quelque chose d'indéfinissable et d'insaisissable, qui me plongeait dans un état mélancolique. Les poèmes que j'écrivais à cette époque exprimaient ce mal de vivre, que Barbara a chanté si intensément.

Un soir, décidée à sortir de ma chrysalide, je fis le vœu de rencontrer quelqu'un qui donnerait un sens à ma vie. Le soir même, je suivis un bel inconnu à travers le quartier latin, qui m'emmena dans son atelier de Montmartre. Avec cet illustrateur, conteur et poète, j'ai eu le sentiment de

retrouver le « marchand de sable » et le monde magique de mon enfance...

Jean-Luc⁴ est vite devenu un compagnon et un complice prêt à toutes les aventures, un mentor et un éveilleur d'âme. Comme j'étais impatiente de trouver ma place dans le monde, il me proposa d'être son agent et de travailler pour d'autres artistes-illustrateurs. À cette période, j'ai côtoyé des dessinateurs célèbres comme Piem, Wolinski et Cabu. Quelques maisons d'édition m'ont proposé de devenir leur attachée de presse. Puis j'ai commencé à m'occuper d'ouvrages ésotériques et spirituels. Ce métier relationnel m'a permis de connaître le milieu spirituel français de l'époque.

Souhaitant me rapprocher de mon nouvel ami, je suis venue m'installer sur la butte Montmartre. On se voyait souvent, toutefois il refusait une vie commune qui risquerait – disait-il – d'abîmer notre relation. J'étais libre, certes, mais souffrais de frustrations. Par ailleurs, je me suis mise à peindre en autodidacte.

Auparavant, je ne connaissais personne qui pratiquait la méditation. Tous les jours, en début d'après-midi, Jean-Luc observait un temps de silence et de recueillement. Chez lui, il avait coutume de s'asseoir devant le portrait d'une femme indienne mystérieuse. Un jour, il a comblé ma curiosité. Il m'a raconté sa quête spirituelle en Inde dans les années 1970 et sa rencontre cruciale avec Mâ Anandamayi. Il avait eu plus tard la chance d'être initié par *Gopinath Kaviraj*^{*}, le *shastri*^{*} le plus proche de la sainte

4. Par discrétion, les noms de certaines personnes évoquées dans cet ouvrage ont été modifiés.

bengalie. Depuis qu'elle avait quitté son corps en 1982, mon ami n'avait pas eu le cœur de retourner en Inde.

Son témoignage m'a convaincue qu'il existait un sentiment au-dessus de l'amour humain, plus subtil, absolu et éternel, que j'aspirais désormais à connaître. Jean-Luc souhaitait que je m'épanouisse à mon rythme, me préservant contre les tentations et les pièges de la spiritualité occidentale. Il disait souvent : « On ne peut pas tirer sur une plante pour la faire pousser plus vite ! » Cependant, il me fit découvrir maître Eckhart et de nombreuses saintes chrétiennes : Marie Madeleine, Thérèse d'Avila, les béguines, la jeune Thérèse de Lisieux, qui prônait la méthode des « petits pas ».

Quand la soif d'absolu s'est éveillée et aiguisée en moi, mon existence m'a paru étriquée et creuse. Dans mon activité professionnelle comme dans ma vie amoureuse, j'avais l'impression de tourner en rond et de manquer de perspective. J'ai ressenti alors le besoin d'ouvrir un nouvel horizon dans ma vie. Le peu que je savais de Mâ Anandamayi m'a décidée à me rendre sur son tombeau.

Puisque tant d'êtres dans le monde avaient été transformés par sa présence et son énergie, j'espérais à mon tour en être bouleversée...

PARTIE I

Premiers pas en Inde

*« Seigneur miséricordieux
Pourquoi suis-je venu ici ?
Rien ne m'a été expliqué... »*

Poète bengali anonyme

*« Empruntez le chemin de l'Immortalité,
empruntez tout chemin qui convient à votre
tempérament et qui vous conduira
à la découverte de votre soi. »*

Mâ Anandamayi

CHAPITRE 1

Des ténèbres à l'aurore

New Delhi - Kankhal - 1991

« Selon Abhinavagupta, l'expérience personnelle, l'intuition directe, le saisissement, l'extase sont le cœur de la révélation. Cette expérience non objective se vit comme une grâce. »

Éric Baret

D'une fenêtre du neuvième étage, je contemple la ville de New Delhi, qui exhibe sa démesure, à peine voilée par une brume jaunâtre. L'hôtel Ashok, tour de béton dressée en plein ciel, est cerné par des aigles aux grandes ailes brunes. Ils tournoient inlassablement en poussant des cris d'épouvante. Enfin, me voici dans ce pays tant rêvé où j'espère une révélation sans trop oser y croire.

Mon arrivée matinale dans cet hôtel glacial et peu engageant de la capitale a passablement entamé mon enthousiasme. Mon corps et mon esprit, éprouvés par le voyage en avion, réclament d'urgence une pause. Après une douche et quelques heures de repos, je ressens l'envie

de parcourir cette ville inconnue pour en découvrir les couleurs, les parfums, les saveurs. Mais je compte bien prendre le prochain train pour me rendre au plus vite au nord du pays, près du Gange et de l'Himalaya.

J'accepte de monter dans un drôle de véhicule pétaradant à trois roues, qui a l'avantage de se trouver partout et d'être peu onéreux. Habile, le conducteur sait se faufiler à travers la circulation extravagante du centre-ville. On y croise à peu près tous les moyens de transport : du char à bœuf jusqu'aux derniers véhicules tout-terrain. Au milieu de la mêlée, des escadrons de vieux taxis jaune et noir semblent, par leur nombre, faire la loi parmi les autres véhicules. L'atmosphère est tellement polluée et saturée de poussière que j'ai la sensation d'étouffer à chaque inspiration. Je suis contrainte de coller un mouchoir en papier contre mon nez. Étrangement, je suis la seule à être incommodée. Le degré de résistance et d'acceptation des Indiens est la première chose qui me frappe et m'interroge. Contre toute attente, ils affichent une indifférence ou même un air satisfait incompréhensible pour un esprit occidental toujours prêt à se rebeller contre toute nuisance.

L'Inde me révèle sans détour ses modes de vie insolites. Il me plaît de m'étonner sans cesse, de ne pas avoir d'explication à tout ce que je vois d'inhabituel ou d'irrationnel dans le comportement de ce peuple différent. C'est même assez grisant de poser à chaque instant un regard neuf sur une réalité imprévisible. Un changement si radical de mes repères et de mes conditionnements a forcé mon attention, ouvert une faille dans la carapace de mes habitudes. Je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

Le tumulte prodigieux de la gare vient renforcer la déstabilisation de mon mental. Je me sens perdue. J'ai beau essayer de m'infiltrer dans les halls bondés, dans les files interminables où tout le monde transpire et se ventile, mes efforts ne mènent à rien. Mes timides tentatives pour me renseigner se soldent par un échec, car personne ne me comprend. Ma détresse doit être visible puisque, au bout d'un moment, un homme surgit du chaos et me conduit au pied d'un escalier où une pancarte poussiéreuse indique un bureau de réservation destiné aux touristes.

Au premier étage, le lieu est plus accueillant : pour patienter, il y a même des sièges en skaï et des ventilateurs. Derrière leurs bureaux, des fonctionnaires aux visages impassibles accomplissent leur travail avec le plus grand sérieux. Le chef des informations, un Indien étique aux cheveux blancs m'avise sèchement qu'il n'y a plus de train ce jour pour Haridwar, mais seulement le lendemain matin. Contrariée, je lui demande s'il y a d'autres possibilités pour partir le soir même. Avec mauvaise grâce, il finit par me conseiller de m'y rendre en autocar.

La gare routière se trouve à l'autre bout de la vieille ville. Je décide d'y aller à pied. Après quelques minutes de marche, je quitte les grandes avenues pour longer des rues populeuses et bruyantes. Des effluves d'huiles et d'épices se mêlent à la puanteur des ordures en décomposition. Des vaches nonchalantes reniflent les trottoirs et avalent parfois des sacs en plastique contenant des légumes avariés et des *chapatis**. Chaque pas devient périlleux dans l'espace saturé de la rue : il faut zigzaguer entre les ruisseaux, les immondices, les étals des marchands posés à même le sol, et se frayer un passage parmi la foule. L'Orient, avec

sa violente exubérance et sa douceur désordonnée, me remplit les yeux et le cœur. Mal à l'aise, je marche de plus en plus vite. Ma tête dissimulée sous un châle, je tiens fermement mon sac contre ma poitrine et avance en fixant obstinément le sol. Je pense naïvement qu'en me montrant pressée, je passerais inaperçue et que personne ne pourra m'importuner. Mais, avec ma peau claire, mes yeux bleus et surtout ma taille de géante, je n'ai aucune chance de rester invisible. D'ailleurs, je capte de temps à autre quelques regards étonnés ou goguenards qui ne me disent rien qui vaille...

Je me rends compte qu'il n'y a pas d'autre Occidental qui a eu l'idée de traverser ce quartier insalubre et inquiétant. Le long d'une route défoncée se succèdent maintenant des ateliers à ciel ouvert où des hommes et des enfants martèlent sans arrêt des bouts de métal de récupération. Entre le vacarme du travail artisanal, les klaxons intempestifs des rickshaws et des vélos, les aboiements des chiens, les harangues des marchands ambulants, les radios criardes et le brouhaha des piétons, Old Delhi diffuse sans interruption un programme cacophonique insupportable pour mes oreilles occidentales.

Impatiente, je demande à un jeune homme si la gare routière est proche. Il me répond par un mouvement singulier de la tête entre le oui et le non qui me laisse perplexe. Un peu plus loin, je reçois la même réponse énigmatique à mon désespoir grandissant. Enfin, je distingue un massif bâtiment de briques de l'autre côté d'un pont surplombant un réseau invraisemblable de voies ferrées. Je me précipite dans l'entrée obscure de la gare centrale de Old Delhi comme dans la gueule d'un gigantesque dragon rouge.

On me dirige dans un recoin de la gare vers une petite agence qui propose des voyages en bus. L'accueil est affable et les qualités des bus de la compagnie de luxe sont largement vantées. Sur les murs, les photos de véhicules flambant neufs semblent offrir un confort maximal aux voyageurs. J'ai de la chance, il reste des places pour ce soir, mais il faut que je me décide tout de suite. Le tarif est vraiment économique. On m'assure que je serai à Haridwar dès le lendemain matin. Je ne peux pas me permettre d'hésiter car je dispose de seulement deux semaines pour ce premier voyage en Inde.

Je ressorts de la gare, victorieuse, mon billet en main. Je dois maintenant retourner à l'hôtel, plier bagage, payer la note, dîner et revenir pour le départ du bus prévu à 20 heures. Il est hors de question que je refasse le même chemin à pied en sens inverse ! Je préfère éviter également les taxis à trois roues qui ont plusieurs inconvénients : l'assurance de se faire arnaquer sur le prix de la course, d'être malmenée au milieu de l'effroyable circulation d'une fin d'après-midi, sans parler de toute la pollution qu'il faut avaler. Il doit bien y avoir des autobus qui retournent vers le centre-ville... Je reste un bon moment, indécise devant la gare, de quoi attirer l'attention des nombreux chauffeurs de taxi et de rickshaws stationnés là, qui me harponnent comme si j'étais un fabuleux poisson. Un petit homme, qui a observé la scène, se porte à mon secours et éloigne les indésirables. Sans bien comprendre l'anglais, il devine aussitôt ce que je cherche. Il me désigne un arrêt de bus de l'autre côté du carrefour obstrué par un trafic intense. Voyant ma mine terrifiée, il me pousse du coude et m'invite à le suivre. Il traverse à l'indienne, c'est-à-dire

sans hésiter et en gardant son calme. Pour ne pas rester en arrière, je ne vois aucune autre solution que de m'accrocher à son bras. À chaque fois qu'un véhicule manque de nous frôler, je pousse un petit cri stupide. Il faut dire que traverser une rue sans feu rouge a toujours été ma hantise, même en France. Flairant ma faiblesse, l'homme jusque-là sympathique et serviable, devient étrangement nerveux, se mettant à déblatérer tout seul. Je fais celle qui n'a rien remarqué. Il semble tenir des propos douteux et même obscènes, que je suis bien heureuse de ne pas comprendre. Je suis soulagée de m'écarter de lui en arrivant près de l'arrêt de bus. Mais, celui-ci s'agrippe sauvagement à mon poignet et veut me tirer dans une autre direction, Dieu sait où. Des singes assis sur un mur hérissé d'éclats de verre me regardent avec stupeur. Je ne peux pas croire non plus à ce qui m'arrive! Grâce à un violent instinct de survie, dont je ne me serais pas crue capable, je parviens à me dégager de son emprise et me mets à courir vers un bus qui vient de s'arrêter à ma hauteur. Je me précipite sur un siège à côté d'une femme. Ouf! Je l'ai échappé belle! Mais, en me retournant, je constate avec horreur qu'il vient lui aussi de monter à l'arrière de l'autobus. Je me mets alors à parler à ma voisine à grand renfort de gestes, pensant ainsi décourager mon poursuivant. Je comprends que mon bus ne va pas dans la bonne direction. Je me poste près du chauffeur pour descendre rapidement au prochain arrêt. À nouveau au milieu de la cohue motorisée, je me jette sur la banquette du premier rickshaw qui passe, et crie au conducteur de foncer droit devant lui. Mauvais choix: celui-ci est vieux et indolent. Pendant ce temps, le nabot a eu le temps de réagir. Il court maintenant vers

mon rickshaw. Avec une rage désespérée, je me mets à frapper le dos de mon pauvre *rickshaw-wallah** qui, dans un sursaut de conscience saisit enfin l'urgence de la situation et parvient tant bien que mal à s'immiscer dans le flot du trafic. Derrière moi, vaincu, le fauve à bout de souffle doit abandonner sa proie.

De retour dans le quartier calme et rassurant des ambassades, je retrouve peu à peu mes esprits. Cette mésaventure me conforte dans ma décision de quitter au plus tôt cette horrible ville. Je me sens comme un personnage de conte qui vient de traverser avec succès une épreuve dangereuse. Je ne peux pas m'empêcher de penser que le diablotin à mes trousses tenait le rôle du « gardien du seuil » destiné à m'aguerrir avant de m'engager dans d'autres aventures...

Le voyage périlleux

Le bus est bien là, à l'heure. Mais le véhicule qui se trouve devant mes yeux ne ressemble en rien au bus de luxe que montrait la publicité de l'agence. Celui-ci doit être rompu à toute épreuve à voir combien il est marqué par les routes ingrates de ce pays. La perspective de voyager toute une nuit dans ce piètre engin ne m'enchant guère, mais si je veux être rendue demain matin aux pieds de l'Himalaya, il faut m'y résigner. Pour honorer ce rendez-vous, je suis prête à faire fi de toutes mes réticences, et même de cette peur viscérale des voyages en voiture et en bus.

C'est avec une belle vaillance que je monte à bord. En tant que femme occidentale, je bénéficie d'une banquette à l'avant, aux premières loges, pour observer la route et ce qui se passe dans la cabine du chauffeur, fermée

par une cloison de verre. Quelques voyageurs insolites viennent d'y prendre place, sans doute sans ticket. L'un d'entre eux, est vêtu sommairement d'une pièce de tissu orangé, et porte une pyramide de cheveux gris sur la tête avec une barbiche blanche qui ruisselle de son menton. L'autre, plus jeune, arbore à peu près la même tenue, mais sa coiffure est moins aboutie. J'observe avec beaucoup d'intérêt ces premiers *sadhus*^{*}, ou renonçants, que le destin a placés sur la même route que la mienne. Le bus est presque vide quand il s'ébranle enfin et se lance à travers la ville déjà obscurcie par le crépuscule. D'autres passagers montent au fur et à mesure. Dans les faubourgs de la capitale, l'assistant, suspendu à la portière, interpelle les derniers voyageurs. Tout le monde ne va pas jusqu'à Haridwar, la destination finale. Moi, je ferai le voyage jusqu'au bout de la nuit... Pour me donner du courage, je serre contre mon cœur une pochette où j'ai glissé le portrait de mon ami Jean-Luc et l'image de celle qu'on appelle simplement « Mâ » (Mère).

Mon séjour étant limité à deux semaines, j'avais préparé soigneusement mon programme. En premier lieu, j'irais directement au tombeau de Mâ Anandamayî dans la petite ville de Kankhal. J'avais également prévu de me rendre au festival des Bâuls, troubadours mystiques du Bengale, que j'avais découverts en concert à Paris. Mes amis m'avaient chargée de messages et d'objets symboliques que je devais offrir au Gange. J'étais en quelque sorte leur ambassadrice, dans ce pays qu'ils avaient parcouru dans les années 70 avec une intense ferveur. Depuis, ils avaient jeté l'ancre, s'étaient fait une place en France et n'avaient plus ressenti le besoin de repartir. Ils

avaient sans doute, en tout cas pour quelques-uns, trouvé réponse à leur quête.

Le bus fonce à travers un brouillard de plus en plus opaque au fur et à mesure que la nuit s'avance et que l'on s'éloigne des agglomérations. Pas de lampadaires, mais seulement l'éclat aveuglant des phares blancs qui surgissent sans cesse dans l'autre sens. La route est glissante, défoncée, trop étroite. Coups de volant à gauche : le chauffeur fait sans arrêt des écarts sur le bas-côté de la route pour éviter la collision avec des camions borgnes et kamikazes. Sans prendre la peine de ralentir, ces derniers font retentir leur épouvantable klaxon juste au moment où on les croise. Tout mon corps en tressaille. À force de guetter les dangers de cette maudite route, mes yeux s'épuisent et ma peur s'aiguise. Malgré le manque de visibilité, le conducteur du bus cherche obstinément à dépasser tous les véhicules qui se trouvent devant lui. Nous frôlons à chaque fois la catastrophe.

Mais qui s'en soucie ? Les autres passagers, tous des Indiens, se sont déjà assoupis, bercés par le tangage du véhicule et par la musique sirupeuse que déverse une radio à bout de souffle. Quant aux *sadhus*, ils tirent tout à leur aise sur d'énormes *shiloms*^{*} (sorte de pipe à cannabis), expirant d'épaisses fumées dans l'espace confiné de la cabine. Intoxiqué, le pauvre chauffeur donne des signes d'assoupissement, se faisant aussitôt rappeler à l'ordre par son second qui lui tape régulièrement l'épaule avec rudesse. Ce manège devient intolérable. Les mots me manquent pour définir l'état de terreur dans lequel je me trouve. La peur suinte de tous mes pores et la pochette en tissu sur laquelle ma main est crispée en permanence

est trempée. Comment faire cesser ce cauchemar ? Il n'y a aucune échappatoire. Je suis prise à mon propre piège. Si au moins je pouvais apaiser cette peur qui me fait souffrir inutilement ! Le lâcher-prise et la confiance aveugle dont font preuve les Indiens me semblent une attitude enviable. Mais je me sens aux antipodes de cet état d'esprit. Au lieu de m'en remettre à la providence, mon esprit affolé ne cesse de se révolter et de combattre contre la menace d'une mort imminente. Mourir à 29 ans, sur une route indienne au milieu de nulle part parmi des étrangers, cela n'a aucun sens. Avec toute la force du désespoir, je cherche à m'agripper à quelque chose de connu, de rassurant, mais dans cette traversée folle, je ne trouve rien, absolument rien à quoi me retenir.

Soudain, au milieu du chaos de mes pensées, une évidence me saisit : cette route est le reflet de ma propre vie plongée dans la brume de l'ignorance, et sur laquelle je m'aventure avec inconscience. Ma tête alourdie vient de se cogner contre la vitre froide du réel. À travers la buée de ma respiration, je scrute cette étrange nuit blanche. Seules les silhouettes spectrales et filiformes des eucalyptus au bord de la route accrochent mon regard. Tout semble irréel, ou plutôt surréel. Je suis assaillie par d'innombrables questions dont les réponses m'échappent sans cesse. Quelle est la réalité de cet instant-là ? Quelle est l'ultime vérité de ma vie ? Qui suis-je au fond ? Plus de calcul ni d'hésitation, je dois aller au cœur du cœur, pour une fois totalement. Une tension extrême me tient en haleine tandis qu'une rage de vivre me lamine au plus profond des entrailles. Je me vide peu à peu de ma substance et tombe dans une béance vertigineuse où toutes

mes peurs s'engouffrent. Dans le kaléidoscope de ma conscience, les images de ma vie défilent à vive allure, les visages de mes proches apparaissent et disparaissent, insaisissables. Le monde qui jusque-là avait été le mien se disloque, se dissout, s'évanouit. Est-ce que je vais vers la mort ? Même les regrets de cette courte vie se sont volatilisés. Que reste-t-il quand tout a été balayé, quand on est rendu à la nudité ? Qui appeler ? Vers quelle autre réalité se tourner ?

C'est alors, que le nom de Mâ Anandamayi, soufflé à mon oreille par l'ami du cœur pour accompagner mon voyage, jaillit de ma mémoire : « Om Mâ, Om Mâ, Om Mâ ! Mâ Anandamayi, Mâ Anandamayi, Mâ Anandamayi... » Au cœur de la tourmente, elle m'a lancé son nom comme un collier de fleurs. Un nom aux mille pétales d'amour, un chant à savourer infiniment, une prière pour retrouver confiance, une boussole pour ne plus se perdre, une mère pour renaître...

Ma vie ne tient plus qu'à ces quelques mots. Toute mon attention est concentrée sur cette pépite, trouvée en mon propre cœur, alors que je n'en savais rien. Je découvre, étonnée, les merveilleuses vertus du précieux nom. Une douce énergie inonde peu à peu mon être. Je me sens entourée d'un halo de lumière qui semble absorber les dangers extérieurs. Le rythme que je viens d'improviser me fait pénétrer dans une forme de transe. Cette répétition incessante fonctionne à la manière d'un chant chamanique, me guidant à travers des sphères de plus en plus subtiles. Ma conscience est suspendue à ce fil d'Ariane qui suit une trajectoire inconnue. Le nom ne quitte plus mes lèvres. Je le murmure, je le fredonne, je le

clame parfois pour couvrir les trépidations du bus. Je sais que si j'interromps mon incantation, je vais me perdre à nouveau dans les abysses de la peur. Je m'en remets donc totalement à ce nom magique qui porte désormais le poids de ma destinée.

« Mâ, j'implore ta bénédiction, sur cette petite fille écervelée qui se rend à ses risques et périls jusqu'à toi! Que ta lumière éclaire mon chemin taché d'ombres et semé d'embûches! Que ta joie s'imprime dans toutes les cellules de mon corps, que ton nom voyage en moi pour toujours. »

Abîmée dans le chant sacré de la « mère saturée de joie », j'oublie tout ce qui m'entoure et les heures s'écoulent... Son nom chante en moi, sans discontinuer.

Vers le milieu de la nuit, le bus s'arrête pour que nous puissions nous dégourdir les jambes et boire un *chai**. Heureuse de ce répit, je descends sur des jambes mal assurées. L'endroit est lugubre. Seule une gargote faite de planches de bois est éclairée. Une casserole écume sur un foyer en terre cuite. Autour du carrefour, quelques silhouettes enveloppées dans des châles de misère déambulent au hasard de la nuit. Respirer à l'air libre et me déplacer de nouveau est un cadeau inestimable après ces heures d'immobilisation et de concentration. Je m'accroupis dans un coin derrière la cahute : il n'y a pas de toilettes. Si seulement ce voyage pouvait s'arrêter là! Au moment de remonter dans le bus, j'hésite. Et si je renonçais? Je croise alors le regard amical d'un passager du bus qui n'a pas l'air indien. Devinant ma réticence, il m'assure qu'il serait plus dangereux pour moi de rester seule en ce lieu. Devant

l'évidence, je ravale mon espoir et remonte vaillamment sur mon siège périlleux.

Lorsque le bus reprend sa route, plus rien n'est pareil. Quelque chose a changé. Est-ce la douceur du nom de Mâ qui infuse en moi une force nouvelle? Ou bien la présence bienveillante de cet homme aux yeux bridés assis juste derrière moi et qui vient de me parler? Sans doute a-t-il entendu ma drôle de prière? Je ne me sens plus seule. Le voyage est devenu supportable, presque agréable maintenant que je sais comment l'accompagner. Je parviens même à m'assoupir quelques instants. Aussitôt que je m'en aperçois, je sursaute et me remets à réciter de plus belle. C'est une méthode infaillible pour rester en éveil. J'ai décidé de ne pas baisser ma vigilance tant que le jour n'est pas apparu et que je ne suis pas rendue à destination. Le chant est familier, comme s'il avait toujours été là. La frayeur s'est transformée en une concentration qui réduit les tensions inutiles. Je respire mieux et ne transpire plus du tout. Le corps et le mental sont apaisés tandis qu'une partie de ma conscience reste active et parfaitement lucide. Je n'ai plus à me battre contre les éléments extérieurs, mais à m'abandonner comme dans les bras d'une mère affectueuse. Aurai-je la force de tenir jusqu'au bout en préservant ce même état de conscience?

Le brouillard commence à se dissiper au fur et à mesure que l'on quitte la plaine. Je distingue même quelques étoiles dans le ciel. Leur éclat s'estompe à l'approche du petit jour tandis que les ténèbres glissent doucement vers l'ouest. C'est un moment très subtil, celui qui s'insinue entre la nuit et le jour naissant. Je guette, le front collé

à la vitre, la moindre amorce de lumière, les premiers mouvements qui annonceraient cet instant de transition si ténu, où tout bascule de nouveau du côté de la vie. La nuit s'est inclinée devant la lumière de l'aube, emportant définitivement avec elle mes peurs, mes doutes et mes impuretés. Après avoir chanté le nom sacré pendant dix heures avec constance, la réalité m'apparaît sous un jour nouveau. Je suis toujours en vie, mais plus vraiment la même. Celle que je croyais être a disparu, laissant sa place à une « autre » que je ne connais pas encore. L'enveloppe de mon corps flotte librement entre l'espace extérieur et la demeure intérieure. C'est le même infini qui baigne le corps et la conscience. Jamais je ne me suis sentie aussi légère, gonflée et traversée par le souffle de l'univers. Je m'éveille avec le monde. Dans les arbres, des oiseaux bleus s'ébrouent; des vieillards aux jambes maigres s'éloignent vers les champs; des femmes récurent des assiettes en métal sous le jet des pompes à eau; des bœufs mangent docilement devant les mures; les chiens reposent leur museau entre leurs pattes. La végétation déploie de chaque côté de la route sa folie architecturale où se mêlent les bougainvilliers, les eucalyptus, les banians, les *pipals** et les feuilles généreuses des bananiers. La douce courbe des premières collines se dessine contre la clarté du ciel: nous approchons des contreforts de l'Himalaya. Les passagers du bus dorment encore, inconscients des dangers qu'ils ont frôlés cette nuit et de ce qui s'offre à l'instant, dans la quiétude du jour retrouvé.

Le bus exténué s'immobilise à l'entrée d'une ville. Je bondis de mon siège. Nous sommes à Dehradun.

Haridwar est encore à une bonne heure de route. Mais quelque chose me pousse à m'arrêter ici. Je suis la première à descendre de l'autocar, suivie par quelques voyageurs engourdis de sommeil. Dehors, la fraîcheur me saisit. Je vacille, émue de sentir la terre ferme sous mes pieds. Mon corps est mou comme s'il venait de muer. Le jeune homme aux yeux bridés a récupéré mon sac au fond de la soute à bagages. Avec un sourire victorieux, il le hisse avec le sien sur ses épaules puissantes et c'est tout naturellement côte à côte que nous faisons nos premiers pas sur la route qui monte vers la ville.

Nous longeons les bâtiments de la gare routière et des maisons basses en torchis, éclairés par la lumière grise de l'aube. Le lieu est quelconque et même assez sordide, mais je ne m'en rends pas compte tant la joie d'être en vie transforme ma vision des choses. Nous avons besoin de boire un thé. Les échoppes ne sont pas encore ouvertes et nous nous rabattons sur la cantine de la gare routière: une cabane en tôle, quelques tables branlantes et crasseuses et un Indien ventru, ruisselant de sueur derrière des marmites fumantes. Tout me semble parfait. Tout va de soi. Mon compagnon est lui aussi radieux et ses yeux rient silencieusement en me regardant siroter mon thé brûlant. Son anglais est sommaire. Il m'apprend qu'il rentre à la base militaire de Dehradun après une permission à New Delhi. Il est tibétain et sa famille est venue vivre en Inde. Je lui dis combien le bouddhisme tibétain est populaire en Europe, que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir le Dalaï-Lama* en France. Avec un air mystérieux, il tire doucement une enveloppe d'une poche de sa veste et me montre des photographies racor-

nies: des hautes montagnes, des torrents, des glaciers blancs, des visages aux joues rouges et aux yeux rieurs comme les siens. Mais son regard s'embrume quand nous évoquons le drame tibétain. Je formule le souhait qu'un jour son peuple retrouve paix et dignité... Nous restons muets devant nos verres vides, attentifs aux rumeurs balbutiantes du matin. Il n'y a plus rien à dire. Tout est bien.

Soudain, une boule de feu surgit au-dessus des murs rongés de la ville, déversant des rayons drus sur nos têtes. Je tends mon visage vers cette douce lumière de l'aurore qui absorbe ma fatigue et réchauffe mon corps. Toutes mes cellules exultent de joie. Instant de pure jubilation! Les cris d'oiseaux transpercent l'espace ébloui. Au fond de moi, quelque chose vient de lâcher et s'élève avec le soleil. Un rire éclate, fuse, spontané, dans la lumière aveuglante. Je ris parce que je m'appelle Aurore, je ris parce que je viens de voir qui je suis dans le miroir du soleil levant. Le jeune Tibétain se réjouit de la bonne nouvelle. Nous assistons, innocents, à l'évidence d'une naissance.

Il est temps de repartir chacun de son côté. Il m'aide à trouver un taxi qui me conduira jusqu'à l'ashram de Mâ Anandamayi, à Kankhal. Devant la voiture Ambassador, nous nous disons adieu comme si nous étions des amis de longue date. Selon la coutume de son pays, il dépose une écharpe de soie blanche autour de mon cou. Je lui offre un petit cristal violet taillé en forme de losange qu'un ami m'avait remis pour protéger mon voyage. Ses yeux pétillent de joie. Il s'est éloigné en se retournant plusieurs fois et en me faisant des grands signes de la main.

Je n'oublierai jamais ni la saveur de ce thé partagé aux pieds de l'Himalaya, ni l'éclat de ce premier soleil en Inde. Je n'ai jamais revu ce compagnon tibétain, mais il m'a écrit plusieurs fois et j'ai reçu un jour une robe tibétaine aux couleurs de l'aurore.

Je reviendrai un an après à Dehradun pour visiter l'ashram de Kishenpur, où Mâ Anandamayi a quitté son corps le 27 août 1982. Dans ce lieu, le mystère d'une fin et celui d'un commencement...

CHAPITRE 2

La Dame blanche du Gange

Kankhal - 1991

*« Les portes de ce corps sont toujours ouvertes
pour vous. »*

*« Quoi que vous fassiez, quoi que vous pensiez,
ici près de moi ou dans un pays lointain,
cela ne m'échappe pas... je suis toujours avec
chacun de vous, où que vous soyez. »*

Mâ Anandamayi

La confortable voiture anglaise roule à bonne allure sur une petite route bordée par la jungle. Je regarde de tous côtés, me mets à genoux sur la banquette comme font les enfants pour voir l'arrière en panoramique. Nouvellement née, je découvre le monde avec une vision claire, un cœur neuf. Je me demande si par magie, je ne suis pas passée du noir et blanc à la couleur, ou bien si on a colorisé le paysage ici avec un plus grand talent qu'ailleurs. Mes yeux boivent à pleine pupille les images inédites qui défilent autour de